

Sommaire

Communiqué de presse	3
Présentation	5
Parcours de l'exposition	
Prologue	7
Mélancolie du non lieu	8
L'image fantôme	12
La déchirure du moi	14
Iconographie	17
Publication	21
Autour de l'exposition	
Événements	22
Visites	24

Exposition
Baudelaire,
la modernité mélancolique

BnF | François-Mitterrand | Galerie 1
3 novembre 2021 - 13 février 2022

Le 9 avril 1821 naissait à Paris Charles Baudelaire, que Rimbaud saluera un demi-siècle plus tard comme « le premier voyant, roi des poètes ». La Bibliothèque nationale de France célèbre le bicentenaire de sa naissance par une grande exposition qui plonge au cœur de la création poétique de Baudelaire et de sa modernité, invitant à explorer le rôle capital qu'y joue l'expérience de la mélancolie. Réunissant près de 200 pièces - manuscrits, éditions imprimées, œuvres graphiques et picturales -, l'exposition offre l'occasion de découvrir, aux côtés des prêts prestigieux dont elle bénéficie, la richesse des collections baudelairiennes de la Bibliothèque, notamment les épreuves corrigées de l'édition originale des *Fleurs du Mal* et le manuscrit autographe de *Mon cœur mis à nu*, saisissant autoportrait de la révolte et du déchirement intérieur d'un homme dont l'œuvre a changé le destin de la poésie.

L'exposition de la BnF invite le visiteur à se mettre véritablement à l'écoute de la parole du poète des *Fleurs du Mal* et du *Spleen de Paris*, plutôt que de suivre pas à pas les étapes de sa vie. Embrassant les divers aspects de l'œuvre de Baudelaire, elle est avant tout consacrée à son univers poétique et au rôle primordial qu'y tient la mélancolie, « toujours inséparable du sentiment du beau », comme Baudelaire l'écrivait lui-même. Inséparable aussi de ce qu'il appelait la « modernité » : non la promesse d'un avenir radieux mais la relation vive qu'entretient l'artiste, sommé « de tirer l'éternel du transitoire » (*Le peintre de la vie moderne*), avec le temps présent. Cette mystérieuse solidarité de la beauté moderne et de la mélancolie, qui est aussi pour Baudelaire une manière d'habiter le monde, guide le parcours de visite. Si les manuscrits, éditions et lettres y occupent une place centrale, les œuvres graphiques et picturales y sont présentes à double titre : pour le rapport historique qui les relie à l'œuvre de Baudelaire - telles certaines des gravures qui ont été à la source de ses poèmes - ; pour la résonance particulière qu'elles entretiennent avec elle et qui permet d'en éclairer la compréhension.

Mélancolie du non-lieu

La première partie est consacrée au sentiment de l'exil si fortement éprouvé par Baudelaire dans sa propre vie et qu'il a lui-même appelé, dans *Mon cœur mis à nu*, « la grande Maladie de l'horreur du Domicile » : ainsi son éphémère engagement auprès des révolutionnaires en 1848, ses déménagements incessants, ses relations familiales...

Exil et séparation, lieu perdu, séjour impossible à fixer, autant de motifs que Baudelaire développe dans sa poésie, sous trois aspects particulièrement saillants : le thème de la chute, auquel se relie la célébration de la figure de Satan, « *Prince de l'exil* » ; celui de l'errance (des bohémiens, des saltimbanques et des chiffonniers) ; celui de la partance enfin, entendue comme ce qui fait du voyage un départ sans destination, une pure « invitation ». Animés d'un même « goût de l'infini » (*Le poème du haschich*), le fumeur d'opium - l'homme des « paradis artificiels » - et la lesbienne - la « femme damnée » - en sont deux incarnations privilégiées.

L'image fantôme

La deuxième partie de l'exposition poursuit l'idée d'une impossible présence au monde, en explorant le thème de l'image telle que la comprend Baudelaire : non pas ce qui donne présence aux choses absentes, mais ce qui avive le sentiment même de leur absence. « *Un éclair... puis la nuit !* » : c'est la passante, présence fugitive et déjà disparue.

Sous cet angle est abordée successivement l'image du monde lointain - l'exotisme baudelairien est la rêverie de tout un monde « absent, presque défunt » (*La Chevelure*) - et l'image du monde passé, telle qu'elle décide du traitement poétique de la grande ville, et notamment du Paris transformé par les travaux du baron Haussmann, espace où « l'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient ! » (*Le Crépuscule du matin*). Loin d'avoir quelque vertu consolatrice, l'image redit l'exil du monde, le défaut de l'être, la disparition... Aussi le propos s'achève-t-il sur l'importance particulière qu'occupe l'image de la mort chez Baudelaire.

La déchirure du moi

La dernière partie invite à pénétrer au plus vif de la mélancolie baudelairienne, en l'abordant comme impossible présence à soi-même. L'exposition rappelle d'abord comment la conscience de cette étrangeté à soi a été érigée en critère esthétique qui décide des grandes admirations littéraires et artistiques de Baudelaire, de Chateaubriand à Edgar Poe, de Théophile Gautier à Delacroix, tous représentants de ce qu'il appelait « la grande école de la mélancolie » ; puis elle s'attarde sur ces deux formes de la vie mélancolique que sont d'une part le dandysme, de l'autre l'ironie - « la vorace Ironie / Qui me secoue et qui me mord (*L'Héautontimorouménos*) - , telle qu'elle s'exprime notamment dans la théorie baudelairienne du rire et le goût de la caricature.

Ce parcours est encadré d'un prologue et d'un épilogue qui se font écho : l'un qui, exposant la série des lithographies de Delacroix sur Hamlet que Baudelaire avait affichée aux murs de son appartement en 1843, présente le poète tel qu'il s'est vu dans le miroir du héros shakespearien, prince dépossédé, écrasé sous le poids de l'idéal et la conscience du néant ; l'autre qui, rassemblant portraits photographiques et autoportraits dessinés, présente Baudelaire au miroir de lui-même - « Tête-à-tête sombre et limpide / Qu'un cœur devenu son miroir ! » (*L'Irrémédiable*).

Exposition

Baudelaire, la modernité mélancolique

3 novembre 2021 - 13 février 2022

Galerie 1

BnF | François-Mitterrand, Quai François Mauriac, Paris XIII^e

Du mardi au samedi 10h > 19h - Dimanche 13h > 19h - Fermeture les lundis et jours fériés

Entrée 9 euros, tarif réduit 7 euros - réservation sur bnf.tickeasy.com et via le réseau FNAC

Entrée gratuite pour les détenteurs d'un Pass lecture /culture ou recherche. Réservation sur bnf.tickeasy.com

Commissariat

Commissaire principal

Jean-Marc Chatelain, directeur de la Réserve des livres rares, BnF

Commissaires associés

Sylvie Aubenas, directrice du département des Estampes et de la photographie, BnF

Julien Dimerman, conservateur au département Littérature et art, BnF

Andrea Schellino, maître de conférences à l'Université Rome-III

Publication

Baudelaire, la modernité mélancolique

224 pages, 100 illustrations, 29 euros

BnF Editions

Exposition en partenariat avec *Le Figaro littéraire* et *Lire Magazine littéraire*

Contacts presse

Hélène Crenon, chargée de communication presse

helene.crenon@bnf.fr - presse@bnf.fr - 01 53 79 46 76 / 06 59 66 49 02

www.bnf.fr
#expoBaudelaireBnF



Présentation

La Bibliothèque nationale de France célèbre le bicentenaire de la naissance de Charles Baudelaire avec une exposition exceptionnelle qui réunit près de deux cents pièces, parmi lesquelles des manuscrits, imprimés, estampes et photographies remarquables conservés dans les collections de la BnF, notamment le manuscrit autographe de *Mon cœur mis à nu*, acquis en 1988, et l'exemplaire des épreuves de l'édition originale des *Fleurs du Mal* corrigées de la main de Baudelaire, acquis en 1998.

L'exposition bénéficie aussi de nombreux prêts prestigieux consentis par plusieurs institutions et collectionneurs privés, que la Bibliothèque remercie.

Institutions

Bibliothèque de l'Institut de France, Paris ; Chancellerie des Universités de Paris - Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris ; Maison de Victor Hugo, Paris / Guernesey ; Musée Carnavalet-Histoire de Paris ; Musée Fabre, Montpellier ; Musée du Louvre, Département des Arts graphiques et Département des Peintures ; Musée du Louvre, Département des Peintures- dépôt au musée national Eugène Delacroix ; Musée d'Orsay, Paris ; Musée du quai Branly-Jacques Chirac - dépôt du musée du Louvre ; Musée national Gustave Moreau, Paris ; Musée Rodin, Paris ; Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon ; Petit Palais, musée des Beaux-arts de la Ville de Paris ; Provins, Bibliothèque municipale ; Rouen, Bibliothèque municipale

Prêteurs particuliers

Bibliothèque Jean Bonna ; Ancienne collection de Marianne de Goldschmidt-Rothschild

Propos de l'exposition

Depuis les années 1950, Baudelaire a fait l'objet de plusieurs grandes expositions. Les deux plus importantes, celle que la Bibliothèque nationale a organisée en 1957 pour célébrer le centenaire de la première édition des *Fleurs du mal* et celle qui se tint au Petit Palais en 1968 pour commémorer la mort du poète (31 août 1867), suivaient un parcours chronologique aussi linéaire que complet. D'autres expositions, plus récentes, se sont en revanche consacrées à l'exploration d'un aspect particulier de l'œuvre, dans une approche thématique, comme celle de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris en 1993, intitulée « Baudelaire, Paris » ou, au Musée de la vie romantique en 2016, l'exposition « L'œil de Baudelaire » qui privilégiait sa critique d'art.

La poétique de Baudelaire au cœur de l'exposition

Le projet de la BnF se distingue de ces réalisations antérieures par l'ambition d'envisager l'ensemble des aspects de l'œuvre de Baudelaire sans toutefois les relier dans un déroulement chronologique et biographique. L'exposition souhaite montrer ce qui fait le propre de la création poétique de Baudelaire et qui engage une manière d'habiter le monde dont, au-delà des poèmes eux-mêmes, témoignent les écrits sur l'art et à laquelle participent un certain nombre de faits biographiques, comme les relations du poète avec sa mère, l'expérience du voyage ou son dandysme hautement revendiqué.

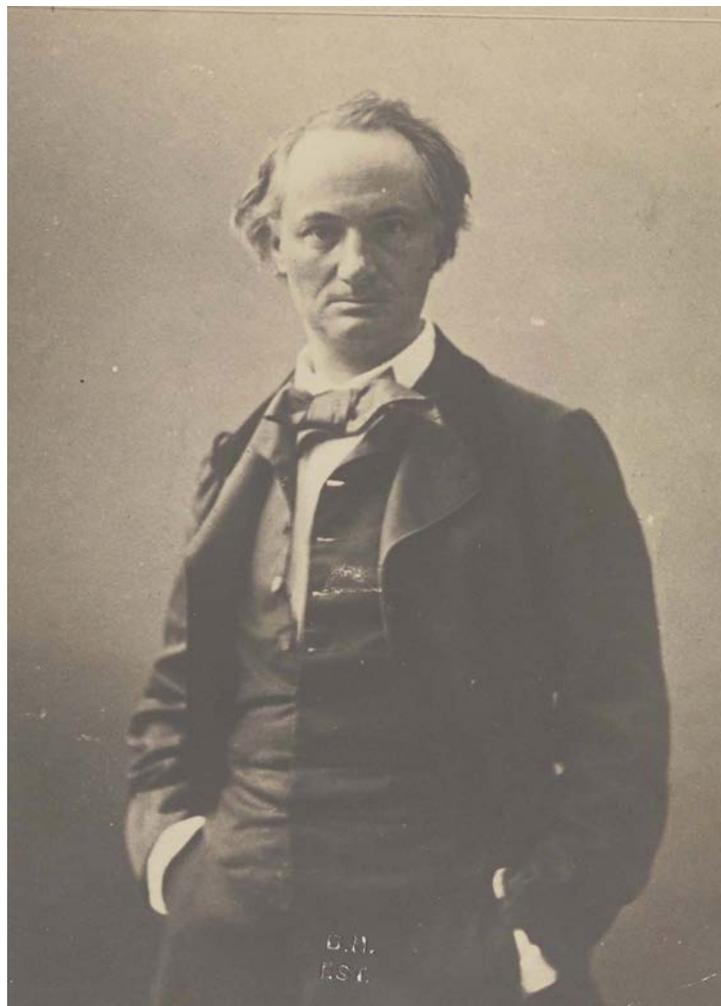
C'est ainsi la poétique de Baudelaire qui constitue l'axe de l'exposition, où elle est envisagée sous l'angle de la place capitale qu'y tient l'expérience mélancolique. En cela plutôt que la présentation d'une figure de l'histoire littéraire, cette exposition se veut une exposition littéraire à strictement parler : elle parle de la littérature elle-même, au-delà des circonstances historiques de sa production.

Le rôle de l'image

Le privilège accordé à la création poétique baudelairienne ne conduit pas cependant à proposer une exposition essentiellement faite de manuscrits et d'éditions, même si ces documents littéraires y jouent un rôle central, avec des pièces-phares comme l'exemplaire des épreuves corrigées de la première édition des *Fleurs du Mal* (BnF, Réserve des livres rares) ou le manuscrit autographe de *Mon cœur mis à nu* (BnF, département des Manuscrits), ainsi que, moins spectaculaires mais historiquement très intéressantes et trop souvent négligées, nombre d'éditions originales de poèmes en vers ou en prose parues dans des journaux du temps, qui permettent de restituer l'œuvre de Baudelaire dans son premier contexte de publication et de montrer l'importance qui y revient à la presse.

Les œuvres picturales et graphiques y occupent aussi une place très importante, d'autant plus nécessaire que l'on connaît le rapport particulièrement étroit que Baudelaire entretenait avec le langage de l'image et qu'il a très hautement affirmé dans la célèbre revendication d'iconolâtrie de *Mon cœur mis à nu* : « Glorifier le Culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion) ». L'image est convoquée ici non pas dans une fonction d'illustration, mais au titre soit du rapport historique qui la relie à l'œuvre de Baudelaire – telles certaines des gravures qui ont donné l'impulsion à l'imagination de poèmes –, soit au titre d'une résonance particulière qu'elle peut entretenir avec cette œuvre et qui permet d'en éclairer la compréhension : ainsi de l'image d'Hamlet qui sert de prologue à l'exposition, le héros de Shakespeare constituant l'une des figures allégoriques majeures du destin du poète.

En parlant de Delacroix, Baudelaire écrivait, dans son Salon de 1846, qu'« un tableau doit avant tout reproduire la pensée intime de l'artiste, qui domine le modèle, comme le créateur la création ». C'est dans le respect de cette exigence que l'image trouve place dans cette exposition : elle renvoie avant tout à la « pensée intime » du poète.



Charles Baudelaire par Félix Nadar, 1862
BnF, dpt.des Estampes et de la photographie
© BnF

Parcours de l'exposition

« La Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complètement vrai que dans un autre monde. »

Baudelaire, *Puisque réalisme il y a*

Le 9 avril 1821 naissait Charles Baudelaire. Deux siècles plus tard, son œuvre poétique, en son temps condamnée, est l'une des plus lues de toute la littérature française. Quant à son œuvre critique, attentive aux accents nouveaux que la création littéraire et artistique de son temps faisait entendre, elle a contribué plus qu'aucune autre à installer l'idée de modernité au firmament de notre réflexion esthétique.

Ces deux versants de l'œuvre de Baudelaire se rejoignent par le rôle essentiel qu'y joue la mélancolie, dont il déclarait qu'elle est « toujours inséparable du sentiment du beau ». Aussi ne saurait-on mieux rendre aujourd'hui hommage à Baudelaire qu'en explorant, plutôt que la vie de l'auteur dans la suite de ses événements, ce qu'a été pour lui cette expérience douloureuse de la mélancolie et la fécondité poétique et critique qu'il lui a donnée. Tant il est vrai que, comme l'écrivait le poète Pierre Jean Jouve, « peu d'artistes ont manifesté par leur souffrance, autant que Baudelaire, le secret besoin de disparaître afin que l'œuvre eût enfin toute sa lumière, et sa vraie lumière ».

Prologue

« *Cette ombre d'Hamlet* » (*La Béatrice*)

Comme le souligne son sous-titre, c'est la mystérieuse solidarité de la beauté moderne et de la mélancolie qui forme le propos de l'exposition. Plongeant le visiteur *in medias res*, le prologue la met en scène en soulignant l'affinité particulière que le poète a entretenue dès sa jeunesse avec le personnage d'Hamlet. « Baudelaire vivait avec Hamlet, c'est-à-dire avec un autre lui-même », témoignait son ami Théodore de Banville en 1885. Il rappelait aussi que dans l'appartement que, « jeune homme, il occupait, dans l'île Saint-Louis, à l'hôtel Pimodan, tendu d'un papier à énormes ramages rouges et noirs, sur lequel flambaient de sombres ors, on ne voyait d'autres figures que la collection complète des Hamlet de Delacroix, sans cadres, attachés au mur par des clous, et une tête peinte, dans laquelle le même Delacroix avait symbolisé la Douleur ».

Prince dépossédé, dont la volonté est écrasée sous le poids de l'Idéal et qu'habite la conscience tragique du néant, Hamlet renvoie à Baudelaire l'image du spleen et de sa souffrance. Sur la scène de papier que forment les lithographies de Delacroix, c'est l'histoire de sa propre mélancolie qu'il voit jouer. Aussi le prologue de l'exposition met-il en regard le portrait du jeune Baudelaire peint par Émile Deroy à l'époque où il résidait à l'hôtel Pimodan (mieux connu aujourd'hui sous son nom d'hôtel de Lauzun) et l'ensemble des lithographies sur des sujets tirés d'*Hamlet* que Delacroix avait publiées en 1843.

Parmi les pièces à voir dans l'exposition :

- Émile Deroy (1820-1846). *Portrait de Charles Baudelaire*. Huile sur toile, 1844. Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon
- *Hamlet : treize sujets dessinés par Eug. Delacroix*. Paris, Gihaut frères, 1843. BnF, Estampes et photographie



Hamlet et Horatio devant les fossoyeurs,
Eugène Delacroix BnF, dpt. des Estampes
et de la photographie
© BnF

Mélancolie du non-lieu

« *Disons-nous que le monde est devenu pour moi inhabitable ?* » (*Pauvre Belgique !*)

Comme Hamlet maudissant son destin et déclarant que « le temps est disloqué », « sorti de ses gonds » Baudelaire écrivait à son ami Auguste Vitu, en 1855 : « Ma vie errante m'a disloqué. ». Il faut entendre cette dislocation dans toute la puissance de signification du mot : il désigne une dispersion dans laquelle s'exprime le sentiment de perte du lieu où habiter, le deuil de toute possible résidence. De fait, l'expérience du spleen et de la mélancolie prend d'abord, pour Baudelaire, la forme d'un sentiment d'exil : comme l'albatros du célèbre poème des *Fleurs du Mal*, le poète se sent « exilé sur le sol au milieu des huées ».

La première partie de l'exposition est ainsi consacrée à l'exploration de ce sentiment d'un séjour perdu, tel qu'il s'enracine dans la relation complexe de Baudelaire avec sa mère et tel qu'il s'exprime dans les différentes inflexions que lui donne l'œuvre poétique : image obsédante de la chute de l'être « parti de l'azur et tombé / Dans un Styx bourbeux » (« L'Irrémédiable »), qui se résume dans le personnage de Satan ; récurrence des figures de l'errance : bohémiens, saltimbanques ou chiffonniers, que leur vagabondage constitue en autant de possibles allégories du poète qui, hanté par le souvenir du lieu perdu, est condamné à le chercher toujours sans jamais l'atteindre ; compréhension du voyage qui place la valeur de celui-ci non pas dans sa puissance d'acheminement mais dans sa force d'arrachement, de départ : « les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent / Pour partir » (« Le Voyage »).

Exil, errance, partance sont ainsi les grandes inflexions que prend l'expérience de la mélancolie comme sentiment d'un monde inhabitable et, par conséquent, les trois thèmes qui scandent le parcours de la première partie de l'exposition.

Exil

C'est certainement dans les relations avec sa mère que Baudelaire a éprouvé le plus vivement son sentiment d'exil, effet d'un désir d'amour fusionnel constamment traversé par le regret d'une mutuelle incompréhension. L'exil prend alors la forme d'une révolte contre le « monde honorable » que sa mère représente et dont il se sent « séparé à tout jamais », comme il le lui écrivait dans une lettre du 8 décembre 1848 : révolte passagère contre l'ordre bourgeois de la France de Louis-Philippe, dans l'éphémère engagement politique aux côtés des révolutionnaires de 1848, mais révolte plus radicale aussi contre « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve », comme le dit « Le Reniement de saint Pierre », le premier des trois poèmes qui forment la section « Révolte » des *Fleurs du Mal*.

La révolte baudelairienne culmine alors dans la célébration poétique de Satan, l'ange rebelle et déchu, le « Prince de l'exil » tel que le qualifient « Les Litanies de Satan », le poème conclusif de cette même section « Révolte ». C'est aussi sous l'égide de Satan que s'établit, au moins en partie, la sympathie immédiatement éprouvée par Baudelaire pour la musique de Wagner, dont il se fit dès 1861 un ardent défenseur en célébrant, dans l'essai intitulé *Richard Wagner et Tannhäuser à Paris*, sa « connaissance absolue de la partie diabolique de l'homme ».

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. Lettres autographes à sa mère. BnF, Manuscrits
- Jean-Baptiste Regnault (1754-1829). *Portrait de François Baudelaire* (père de Charles). Huile sur toile. Coll. part.
- *Portrait de Caroline Baudelaire*. Gouache et aquarelle. Coll. part. (unique portrait connu de la mère de Baudelaire, inédit à ce jour)
- Ch. Baudelaire. Lettre autographe à Richard Wagner du 17 février 1860. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet

Errance

« Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes. »

Bohémiens en voyage

Bohémiens en voyage animés par « le morne regret des chimères absentes », peuple ambulante des saltimbanques, chiffonniers en chemin, flâneurs de la ville : l'univers poétique de Baudelaire est habité par

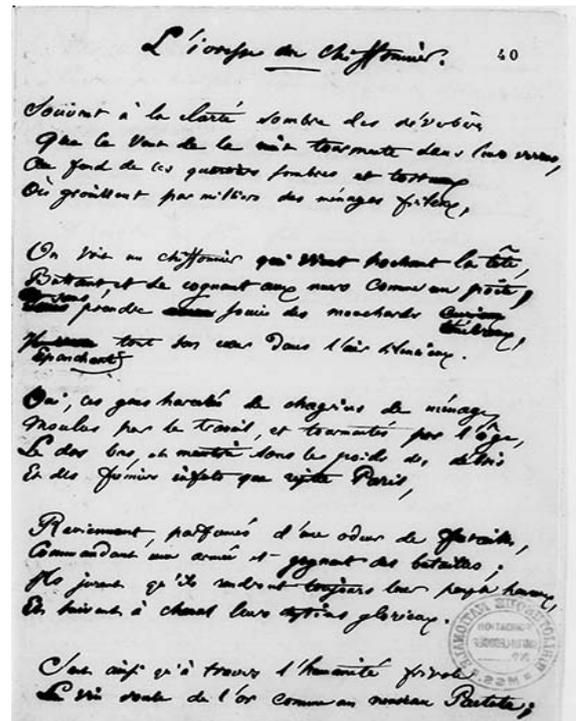
les figures du vagabondage. Lui-même donnait à ses incessants déménagements dictés par les difficultés financières une signification tout autre que matérielle : « Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme », écrit dans le poème en prose « *Any where out of the world* » celui qui, dans *Mon cœur mis à nu*, rêvera aussi d'une « étude de la grande Maladie de l'horreur du Domicile ».

Cette perspective donne aussi tout son sens au titre *Les Limbes* que Baudelaire a retenu de 1848 à 1852 environ pour le recueil qui deviendra finalement *Les Fleurs du Mal* : les limbes sont le lieu décrit par Dante comme le premier cercle de l'Enfer où errent les ombres d'Orphée, des poètes et des grands hommes de l'Antiquité, séjour des justes qui, morts sans avoir reçu le baptême, sont condamnés à « vivre dans le désir sans espérance » (*La Divine Comédie*, « L'Enfer », ch. IV, trad. P.-A. Fiorentino).

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. « L'ivresse du chiffonnier » : version primitive du « Vin des chiffonniers » (*Les Fleurs du Mal*, CV). Copie autographe, 1852. BnF, Manuscrits
- Ch. Baudelaire. « À une mendicante rousse » (*Les Fleurs du Mal*, LXXXVIII). Copie autographe, vers 1852. Provins, Bibliothèque municipale
- Ch. Baudelaire. *Les Limbes*. Manuscrit autographe de douze poèmes envoyés à Théophile Gautier, 1851-1852. Coll. part.

Charles Baudelaire, *L'ivresse du Chiffonnier*,
copie autographe signée, 1852
BnF, dpt. des Manuscrits
© BnF



Partance

L'errance baudelairienne s'accomplit dans la valorisation d'un état de partance qui ne lie pas le voyage à une destination mais le renvoie à sa pure invitation, à l'appel du large. Au cœur de la tension entre Spleen et Idéal, c'est le désir qu'il s'agit de retrouver, dans la vitalité illimitée de son élan plutôt que dans l'assouvissement qui l'achève et l'abolit. Amateurs de « paradis artificiels » guidés par « le goût de l'infini » et lesbiennes altérées de « soifs inassouvies » en sont des incarnations privilégiées – à tel point qu'avant même d'opter pour celui des *Limbes*, c'est sous le titre *Les Lesbiennes* que le poète a conçu d'abord le recueil qui deviendra *Les Fleurs du Mal*, dont l'histoire de la publication de l'édition originale de 1857 est retracée en conclusion de cette première partie, jusqu'au procès d'août 1857 qui condamnera six pièces du livre pour « offense à la morale publique » (parmi lesquelles les poèmes « Lesbos » et « Femmes damnées »).

Parmi les pièces :

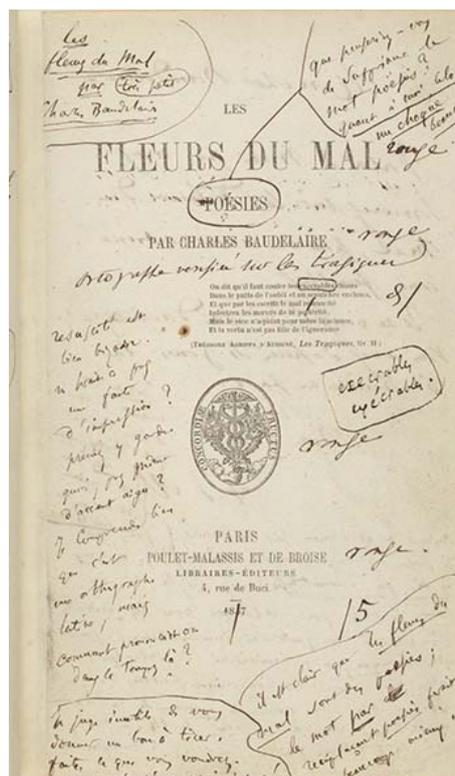
- Ch. Baudelaire. *Le Voyage. L'Albatros*. Honfleur, 1859. Placard imprimé et corrigé de la main de Baudelaire, provenant des papiers de Gustave Flaubert. Rouen, Bibliothèque municipale
- Ch. Baudelaire. *Autoportrait sous l'influence du hachisch*. Dessin à la plume et lavis, vers 1842-1845. Coll. part.
- Auguste Rodin (1840-1917). Dessin en marge du poème « Femmes damnées » dans l'édition originale des *Fleurs du Mal* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857), 1887-1888. Musée Rodin
- Ch. Baudelaire. *Les Fleurs du Mal* : épreuves d'imprimerie corrigées par l'auteur, mars-juin 1857. BnF, Réserve des livres rares

Vie de Baudelaire

- 1821, 9 avril. Naissance à Paris de Charles Baudelaire, fils unique de François Baudelaire et de sa seconde épouse, Caroline Dufaÿs.
 - 1828. Caroline Baudelaire, veuve depuis le 10 février 1827, épouse le commandant Jacques Aupick.
 - 1832 – 1839. Années de collège et de lycée à Lyon puis Paris (lycée Louis-le-Grand) : lectures nombreuses, premiers vers, morne ennui de la pension.
 - 1839 – 1841. Bohème étudiante, premières fréquentations littéraires, premières dettes.
 - 1841, 9 juin – 1842, février. Voyage jusqu'aux Mascareignes (île Maurice et île de la Réunion), effectué sur décision d'un conseil de famille alarmé qui cherche à l'éloigner de ses « mauvaises fréquentations ».
 - 1842 – 1844. Entré en possession de l'héritage de son père, Baudelaire mène une fastueuse vie de bohème. Installé à l'hôtel Pimodan en octobre 1843, il multiplie les dettes et les projets, mais aussi les rencontres et amitiés littéraires (Balzac, Banville, Borel, Nerval).
 - 1842 – 1856. Liaison avec Jeanne Duval, ponctuée d'orages et de ruptures. Après la séparation définitive de 1856, Baudelaire continuera de s'occuper de Jeanne, frappée d'hémiplégie en 1860.
 - 1844, 21 septembre. Pour limiter son endettement et préserver l'héritage de son père, la famille de Baudelaire le fait placer sous la tutelle d'un conseil judiciaire, le notaire Narcisse Ancelle – « une humiliation affreuse pour moi » (à Mme Aupick, été 1844).
 - 1845. Premier essai de critique esthétique (*Le Salon de 1845*) et premier poème publié sous le nom de Baudelaire (« À une dame créole », dans la revue *L'Artiste*).
 - 1845, 30 juin. Tentative de suicide. « Je me tue parce que je suis inutile aux autres – et dangereux à moi-même. – Je me tue parce que je me crois immortel, et que j'espère. » (à Narcisse Ancelle, 30 juin 1845).
 - 1847. Découverte de l'œuvre d'Edgar Poe.
 - 1848, 22-24 février. Journées révolutionnaires ; proclamation de la Seconde République. De février à juin, Baudelaire participe à l'effervescence révolutionnaire : « Mon ivresse en 1848. De quelle nature était cette ivresse ? Goût de la vengeance, plaisir naturel de la démolition. »
 - 1851, 2 décembre. Coup d'État du président de la République Louis-Napoléon Bonaparte, futur Napoléon III. « Le 2 décembre m'a physiquement dépolitiqué. »
 - 1855. Publication des deux premiers des poèmes en prose appelés à constituer *Le Spleen de Paris*. De nombreux poèmes en prose sont publiés dans diverses revues jusqu'en 1867.
 - 1856 – 1857. Après des parutions disséminées dans la presse, publication en volumes, chez l'éditeur Michel Lévy, des traductions des *Histoires extraordinaires* et des *Nouvelles Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe.
 - 1857, 27 avril. Mort du général Aupick : « Cet événement a été pour moi comme un rappel à l'ordre. »
- Le 21 juin, parution de la première édition des *Fleurs du Mal*, suivie d'un procès et d'une condamnation le 20 août.
- 1860, 13 janvier. Première attaque cérébrale ; en mai, publication des *Paradis artificiels*.
 - 1861. Seconde édition, remaniée et augmentée, des *Fleurs du Mal*.
 - 1864 – 1866. Séjour prolongé à Bruxelles et en Belgique.
 - 1866, mars. Nouvelle attaque cérébrale lors d'une visite à Namur. Hémiplégique et aphasique, Baudelaire est rapatrié à Paris en juillet.
 - 1867, 31 août. Mort de Baudelaire.
 - 1868-1870. Publication chez Michel Lévy des *Œuvres complètes*, en sept volumes (dont trois de traductions de Poe).

Chronologie de l'édition des *Fleurs du Mal* et procès

- 1845-1847. Baudelaire annonce à plusieurs reprises la publication d'un recueil de poèmes intitulé *Les lesbiennes*.
- 1848, novembre. La revue *L'Écho des marchands de vin* annonce le livre sous le titre *Les Limbes*, à paraître chez l'éditeur Michel Lévy le 24 février 1849, jour anniversaire de la chute de Louis-Philippe et de la proclamation de la République.
- Fin 1851 – début 1852. Baudelaire envoie à Théophile Gautier, en vue d'une publication dans la Revue de Paris, le manuscrit de douze poèmes des *Limbes*.
- 1855, 1^{er} juin. Première mention imprimée du titre *Les Fleurs du Mal*, sous lequel Baudelaire publie dix-huit pièces dans la *Revue des Deux Mondes*.
- 1856, 30 décembre. Fâché avec Michel Lévy, Baudelaire signe un contrat d'édition pour *Les Fleurs du Mal* avec Auguste Poulet-Malassis et Eugène De Broise, imprimeurs-libraires à Alençon.
- 1857, 21 juin. Parution des *Fleurs du Mal* chez Poulet-Malassis et De Broise. Le recueil compte 100 poèmes et est tiré à un peu plus d'un millier d'exemplaires.
- 1857, 20 août. La 6^e chambre correctionnelle de la Seine condamne l'auteur et les éditeurs pour « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs » et ordonne la suppression de six pièces du recueil. Baudelaire ressent cette décision de justice comme une « humiliation par le malentendu » (*Mon cœur mis à nu*).
- 1861, février. Parution, chez Poulet-Malassis et De Broise, de la seconde édition des *Fleurs du Mal*, tirée à 1500 exemplaires. Le recueil compte 129 pièces, dans une structure remaniée qui comprend désormais une section intitulée « Tableaux parisiens ».
- 1866, février ou mars. Poulet-Malassis, avec la collaboration de l'auteur, publie à Bruxelles *Les Épaves*, recueil de 23 poèmes comprenant les pièces condamnées en 1857.
- 1866, mars-juin. Publication de seize poèmes sous le titre *Nouvelles Fleurs du Mal* dans le *Parnasse contemporain* de Catulle Mendès.
- 1868. Édition posthume des *Fleurs du Mal*, préparée par Théodore de Banville et formant le premier tome des *Œuvres complètes* de Baudelaire publiées chez Michel Lévy. Présentée comme « définitive », elle compte 25 pièces supplémentaires, dont 14 que Baudelaire n'avait probablement pas l'intention d'intégrer à la nouvelle édition qu'il préparait lors de son départ en Belgique.



Feuille d'épreuve corrigée de la page de titre de l'édition originale des *Fleurs du Mal*, 1857
 BnF, Réserve des livres rares.
 © BnF

L'image fantôme

Baudelaire revendique hautement le « Culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion) » (*Mon coeur mis à nu*). Mais l'image telle qu'il la cultive ne donne pas tant présence aux choses absentes qu'elle n'avive la mélancolie de leur absence même. Plutôt que de s'imposer comme un substitut de la chose qu'elle désigne, l'image rappelle que cette chose n'est plus et renvoie à la conscience de sa disparition. La seconde partie de l'exposition s'inscrit ainsi dans la continuité de la précédente en concentrant son propos sur la question de l'image entendue comme expression mélancolique, dont la beauté n'est pas séparable de la tristesse : elle associe, comme Baudelaire l'écrit dans *Fusées*, « une ardeur, un désir de vivre, [...] avec une amertume refluant, comme venant de privation ou de désespérance ».

Trois moments successifs permettent d'illustrer cette idée. Le premier est consacré aux images de l'ailleurs : l'exotisme baudelairien est moins le dessin précis d'un paysage que la couleur d'un souvenir, celui des « rivages heureux / Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone » (« Parfum exotique »). Le second moment se focalise sur les images de la ville, lieu où s'éprouve, par opposition avec l'éternité de la nature, la fugacité du présent : dans le Paris transformé par les travaux du baron Haussmann, la ville en train de disparaître devient l'espace où « un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor ! » (« Le Cygne »). Enfin ce régime fantomatique de l'image, où les choses sont suggérées par « les parfums, les couleurs et les sons » (« Correspondances ») plutôt que représentées sous leurs formes tangibles, trouve son expression accomplie dans l'image même de la disparition : celle de la Mort, qui occupe une place si capitale dans l'œuvre de Baudelaire que c'est elle qu'il souhaitait choisir, en 1861, pour servir de frontispice à la seconde édition des *Fleurs du Mal*.

« Vers un autre océan où la splendeur éclate » (« *Mœsta et errabunda* », *Les Fleurs du Mal*, LXII)

En 1841, soucieux de le voir puiser « ses inspirations à de meilleures sources que les égouts de Paris », le général Aupick impose à son beau-fils un voyage dans les mers du Sud. Il n'ira pas au-delà des Mascareignes (île de la Réunion et île Maurice). Mais si de nombreux poèmes conservent le souvenir du « pays parfumé que le soleil caresse » (« À une dame créole »), l'exotisme de Baudelaire est sans réelle consistance géographique : il est nourri de lectures tout autant que d'expérience vécue, puis enrichi de la figure de Jeanne Duval, sa maîtresse mulâtre et inspiratrice de nombreux poèmes. Fait de la matière du rêve, image olfactive de « tout un monde lointain, absent, presque défunt » perçu dans les « infinis bercements du loisir embaumé » (« La Chevelure »), il a l'évanescence entêtante d'un parfum, tel celui des « des verts tamariniers, / Qui circule dans l'air et m'enfle la narine » que chante « Parfum exotique ».

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. « La Chevelure », *Revue française*, 20 mai 1859 : édition originale. BnF, Arsenal
- Henri Duparc (1848-1933). *L'Invitation au voyage*. Mélodie pour 1 voix et piano en si bémol mineur. Manuscrit autographe, 1870. BnF, Musique

« Fourmillante cité, cité pleine de rêves, / Où le spectre en plein jour raccroche le passant ! » (« *Les Sept Vieillards* », *Les Fleurs du Mal*, XC)

Incapable de s'attendrir sur les végétaux », Baudelaire oppose une fin de non-recevoir à qui voudrait le voir composer « sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes ». *Les Fleurs du Mal* s'accroissent au contraire, lors de la seconde édition (1861), d'une section de « Tableaux parisiens ». Le premier d'entre eux, *Paysage*, offre la vue, depuis la mansarde du poète, de « l'atelier qui chante et qui bavarde » : c'est la grande ville moderne qui fait son entrée en poésie. Ce renouvellement thématique se double d'un renouvellement formel, l'« idéal obsédant » du poème en prose naissant, lui aussi, « de la fréquentation des villes énormes » et « du croisement de leurs innombrables rapports ».

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. « Le Cygne », *La Causerie*, 22 janvier 1860 : édition originale. BnF, Littérature et art
- Ch. Baudelaire. *Petits poèmes en prose*, XXI-XXVI : épreuves du feuilleton du journal *La Presse*, corrigées par l'auteur. 1862. BnF, Réserve des livres rares
- Charles Meryon. *La Morgue*, planche des Eaux-fortes sur Paris. Eau-forte, 1854. BnF, Estampes et photographie

« La Muse des Derniers jours » (projet de préface à la seconde édition des *Fleurs du Mal*)

Dans l'édition originale de 1857 comme dans celle de 1861, la mort vient conclure le parcours des *Fleurs du Mal* : elle est le point de fuite. Fascinante, elle apparaît à Baudelaire, à qui la tentation du suicide est familière, comme une promesse d'arrachement à l'ennui, dissolution et solution à la fois : « Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre ! / Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons ! » proclament les vers du « Voyage », le poème sur lequel s'achève la seconde édition des *Fleurs du Mal*. L'image de la Mort est non seulement présente en de nombreux poèmes, mais si capitale que Baudelaire a voulu, à l'occasion de cette seconde édition, qu'elle forme le frontispice de son recueil, bien qu'aucun des projets de gravure ne soit alors parvenu à le satisfaire.

Parmi les pièces :

- Nadar (1820-1910). *Charles Baudelaire* : caricature de l'auteur des *Fleurs du Mal* en « Prince des Charognes ». Dessin au fusain sur papier brun, vers 1859. BnF, Estampes et photographie
- Ch. Baudelaire. « Ce fantôme de squelette... » : version primitive du poème « Une gravure fantastique » (*Les Fleurs du Mal*, LXXI) inspiré d'une gravure de Joseph Haynes d'après John Hamilton Mortimer, *Death on a Pale Horse* (1784). Manuscrit autographe, entre 1843 et 1847. BnF, Manuscrits
- Odilon Redon (1840-1916). « Si par une nuit lourde et sombre... » : illustration de « Sépulture » (*Les Fleurs du Mal*, LXX). Dessin. Petit Palais, musée des Beaux-arts de la Ville de Paris
- Félix Bracquemond (1833-1914). Projet de frontispice pour la seconde édition des *Fleurs du Mal*, 2e état. Dessin, 1860. BnF, Estampes et photographie



Frontispice pour *Les Épaves*,
Félicien Rops, 1866
BnF, dpt.des Estampes et de la photographie
© BnF

La déchirure du moi

La troisième partie de l'exposition invite enfin à pénétrer au cœur de la mélancolie baudelairienne, dont le sentiment d'exil et la nostalgie du « paradis parfumé » (« *Moesta et errabunda* ») ne sont encore que l'expression : dans son principe essentiel, la mélancolie de Baudelaire tient à une division interne du moi, à ce qu'il désigne en 1862, dans une lettre à sa mère, comme « les extraordinaires luttes de moi-même contre moi-même » : une étrangeté à soi sur laquelle se fonde l'étrangeté au monde et qui est celle des « êtres déchus, mais souffrant encore de leur noblesse » (*Fusées*). C'est dans cette déchirure intérieure que se développent ensemble l'idée baudelairienne de la beauté, conçue comme une « alchimie de la douleur » (*Les Fleurs du Mal*, LXXXI), et le génie mélancolique de l'artiste.

Cette dernière partie s'attache ainsi à reconnaître les principaux lieux où s'exprime la pensée baudelairienne de la mélancolie comme conflit intérieur et source de beauté tout à la fois : élection d'un panthéon parmi les auteurs et artistes modernes, qui dessine une « grande école de la mélancolie » ; héroïsation de la figure du dandy ; réflexion sur le rire et la caricature, qui partage avec le dandysme un « caractère d'opposition et de révolte », comme Baudelaire l'écrit dans l'essai *Le Peintre de la vie moderne*.

« La grande école de la mélancolie » (Théophile Gautier)

Des lectures de jeunesse aux grandes admirations littéraires et esthétiques de la maturité, le goût de Baudelaire reste placé sous le ciel de la mélancolie. Au-delà d'un état psychologique, cette expérience existentielle définit une sensibilité : elle est la forme dans laquelle le poète reçoit et coule toute la matière de ses impressions. C'est ce qui le conduit à identifier, dans l'histoire du génie créateur, ce qu'il appelle, dans un essai sur Théophile Gautier, « la grande école de la mélancolie » : Chateaubriand en est le fondateur, à la suite duquel se rangent écrivains et artistes tels que Sainte-Beuve, Pétrus Borel, Gautier, Poe ou Delacroix.

Parmi les pièces :

- Édouard Manet (1832-1883). *Edgar Poe*. Dessin, vers 1876. BnF, Estampes et photographie
- Eugène Delacroix (1798-1863). *Autoportrait en Hamlet*. Huile sur toile, vers 1820. Musée national Eugène Delacroix
- Eugène Delacroix (1798-1863). *Pietà*. Huile sur toile, 1843 (esquisse pour la peinture murale de l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement à Paris). Musée du Louvre, département des Peintures

« Combien nous sommes grands et poétiques dans nos cravates et nos bottines vernies » (Salon de 1845)

Si Delacroix réalise à la perfection le programme d'un art « moderne » au sens de « romantique » – « intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini » –, il manque toutefois à la peinture un génie qui, comme Balzac, saurait rendre « le côté épique de la vie moderne ». Manet, que fréquente Baudelaire, retient son attention, mais c'est au peintre de mœurs Constantin Guys qu'il choisit de consacrer l'important essai *Le Peintre de la vie moderne*. Parmi les innombrables types sociaux qui peuplent l'œuvre de cet « homme des foules » aimant à sentir « fourmiller la vie », se détache le dandy, qui cultive une singularité anachronique : « dernier éclat d'héroïsme dans les décadences », le dandysme « est un soleil couchant ; comme l'astre qui décline, il est superbe, sans chaleur, et plein de mélancolie » (*Le Peintre de la vie moderne*).

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. « Le Peintre de la vie moderne », *Figaro*, 26-29 novembre et 3 décembre 1863 : édition originale. BnF, Droit, économie, politique
- Constantin Guys (1802-1892). *Promenade aux Champs-Élysées, voitures et promeneurs*. Dessin, entre 1852 et 1860. Musée Carnavalet
- George Catlin (1796-1872). *Portrait de Mah-To-Toh-Pa (Quatre Ours), chef des Mandans, en tenue d'apparat*. Huile sur toile, 1845. Musée du quai Branly

« Ce rire amer / De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes »

(« Obsession », *Les Fleurs du Mal*, LXXIX)

Au cœur des écrits tardifs sur la Belgique, mais aussi de plusieurs poèmes du *Spleen de Paris*, le rire, presque toujours violent, fait son apparition dès le *Salon caricatural de 1846*. Baudelaire théorise ce phénomène « satanique » dans une série de textes consacrés à « l'essence du rire » et à l'art de la caricature. Contrairement au rôle qu'elle remplit chez Molière ou Voltaire, l'ironie échappe chez lui à toute fonction sociale ou philosophique : elle est une maladie « d'un genre absolument incurable » (lettre du 7 avril 1855 à Victor de Mars) et fait du poète, à l'instar du personnage de Melmoth inventé par le romancier irlandais Charles Robert Maturin, « un faux accord / Dans la divine symphonie » (« L'Héautontimorouménos »).

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire. « De l'essence du rire », *Le Portefeuille*, 8 juillet 1855. BnF, Littérature et art
- Honoré Daumier. *Rue Transnonain*, le 15 avril 1834. Lithographie, 1834. BnF, Estampes et photographie
- Francisco de Goya (1746-1828). *Hasta la muerte*, pl. 55 de la suite *Los Caprichos*. Eau-forte et aquarelle, 1799. BnF, Estampes et photographie

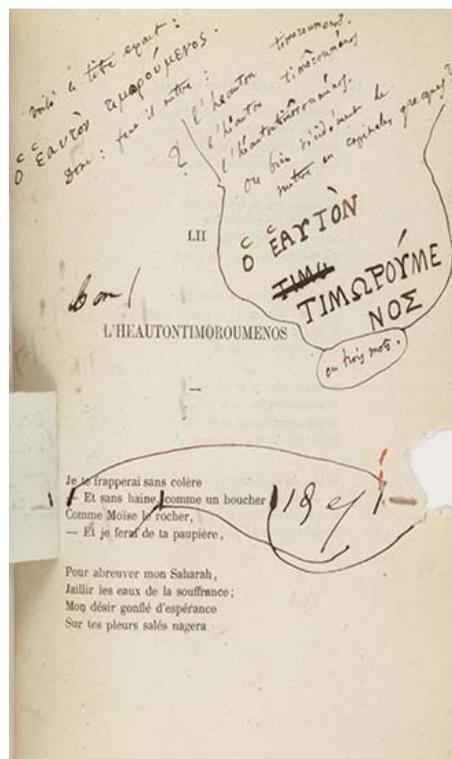
« Les extraordinaires luttes de moi-même contre moi-même »

(lettre à Mme Aupick, 10 août 1862)

« Qui parmi nous n'est pas un *homo duplex* ? », demande Baudelaire en rendant compte du recueil de nouvelles *La Double Vie* de son ami Charles Asselineau. « Je veux parler, poursuit-il, de ceux dont l'esprit a été dès l'enfance *touched with pensiveness* ; toujours double, action et intention, rêve et réalité ; toujours l'un nuisant à l'autre, l'un usurpant la part de l'autre. ». Au détour de cet écrit critique, Baudelaire décrit l'expérience de sa propre mélancolie : maladie de la vie séparée, division de l'être en proie au remords, douleur d'une impossible coïncidence avec soi-même, dissonance d'un cœur écartelé entre « deux sentiments contradictoires, l'horreur de la vie et l'extase de la vie » (*Mon cœur mis à nu*).

Parmi les pièces :

- Ch. Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*. Manuscrit autographe, entre 1859 et 1866. BnF, Manuscrits
- Ch. Baudelaire, « L'Héautontimorouménos », *L'Artiste*, 10 mai 1857 : édition originale. BnF, Littérature et art
- Gustave Courbet (1819-1877). *Portrait de Baudelaire*. Huile sur toile, vers 1847. Montpellier, Musée Fabre



Charles Baudelaire. *Les Fleurs du Mal*, 1857
épreuves d'imprimerie corrigées par l'auteur.
BnF, Réserve des livres rares
© BnF

Epilogue

Dans le prolongement de la troisième partie, un épilogue vient conclure le parcours de l'exposition en s'attachant à la pratique qu'eut Baudelaire de l'autoportrait, par le dessin mais aussi par sa participation active, dans la logique de son dandysme, à la construction des admirables portraits photographiques qu'il a laissés de lui.

En écho au prologue où il s'observait dans le miroir d'Hamlet, Baudelaire s'observe ici au miroir de lui-même : « Tête-à-tête sombre et limpide / Qu'un cœur devenu son miroir ! » (« L'Irrémédiable »). De fait, l'exercice de l'autoportrait est sans doute l'exercice mélancolique par excellence : le moi s'y dédouble entre sujet et objet et éprouve, dans le mouvement même par lequel il cherche à se saisir, la distance insurmontable de l'un à l'autre, leur impossible coïncidence dans une identité stable, fatalement compromise par cette tension mélancolique essentielle imposée par le mouvement contradictoire « de la vaporisation et de la centralisation du Moi » (*Mon cœur mis à nu*).

Parmi les pièces :

- Nadar (1820-1910), *Portrait de Baudelaire au fauteuil Louis XIII*. Photographie, vers février 1855 : premier portrait photographique de Baudelaire. Musée d'Orsay
- Étienne Carjat (1828-1906). *Portrait de Baudelaire*. Photographie, décembre 1866 : portrait réalisé l'année précédant la mort de Baudelaire. BnF, Estampes et photographie
- Ch. Baudelaire. *Autoportrait*. Dessin, vers 1863-1864 : autoportrait d'après le portrait photographique par Carjat dit « aux gravures ». Musée d'Orsay
- Ch. Baudelaire. *Autoportrait*. Dessin, vers 1860. Bibliothèque de l'Institut de France



Charles Baudelaire par Étienne Carjat (1828-1906).
Portrait de Baudelaire. Décembre 1866.
BnF, dpt. des Estampes et de la photographie
© BnF

Iconographie

Images disponibles dans le cadre de la promotion et pendant la durée de l'exposition.

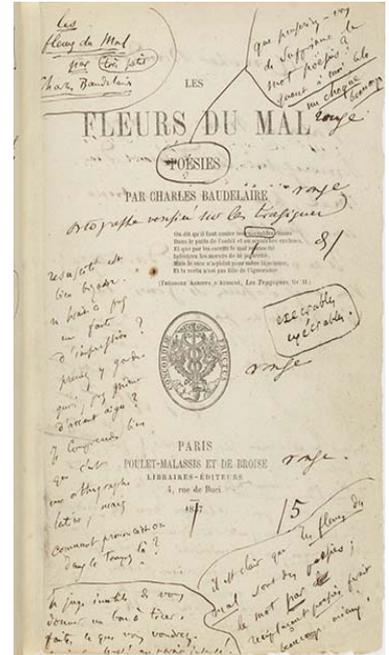
Les images ne peuvent faire l'objet d'aucune retouche ni d'aucun recadrage et doivent être accompagnées de leurs légendes et mentions obligatoires. 5 visuels maximum au choix sont exonérés de redevance d'utilisation.



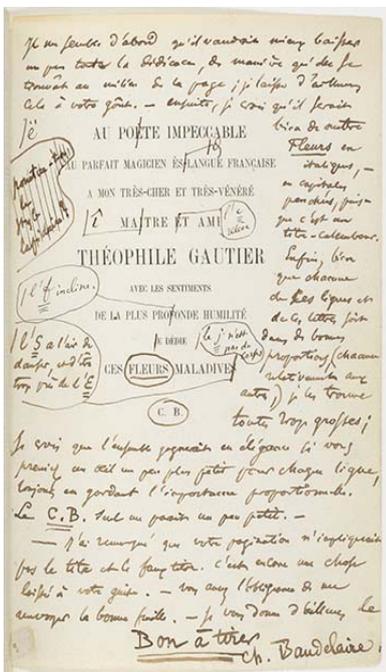
Émile Deroy, *Portrait de Charles Baudelaire*, 1844
Huile sur toile. Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon
© RMN-Grand Palais (Château de Versailles)
/ Franck Raux



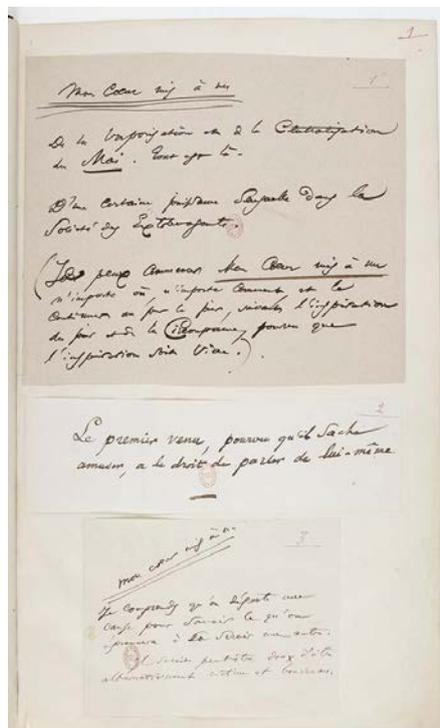
Hamlet et Horatio devant les fossoyeurs,
Eugène Delacroix
BnF, dpt.des Estampes et de la photographie
© BnF



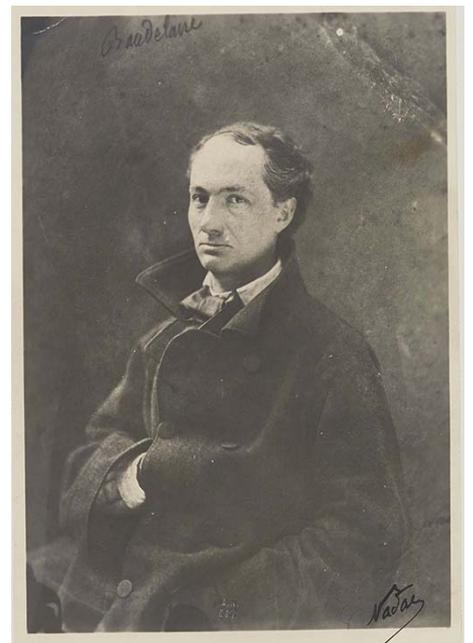
Feuille d'épreuve corrigée de la page de titre de l'édition originale des *Fleurs du Mal*, 1857
BnF, Réserve des livres rares.
© BnF



Charles Baudelaire,
Épreuve corrigée de la seconde version de la dédicace à Théophile Gautier, avec bon à tirer
Les Fleurs du mal, 1857
BnF, Réserve des livres rares.



Charles Baudelaire, *Mon coeur mis à nu*.
BnF, dpt.des Manuscrits
© BnF



Charles Baudelaire par Félix Nadar, 1862
BnF, dpt.des Estampes et de la photographie
© BnF



Charles Baudelaire, *Autoportrait*, vers 1860.
Plume et crayon rouge.
Paris, Bibliothèque de l'Institut,
© RMN - Grand Palais (institut de France) /
Gérard Blot | BnF, Paris, 2021



Fronstispice pour *Les Épaves*,
Félicien Rops, 1866
BnF, dpt. des Estampes et de la photographie
© BnF



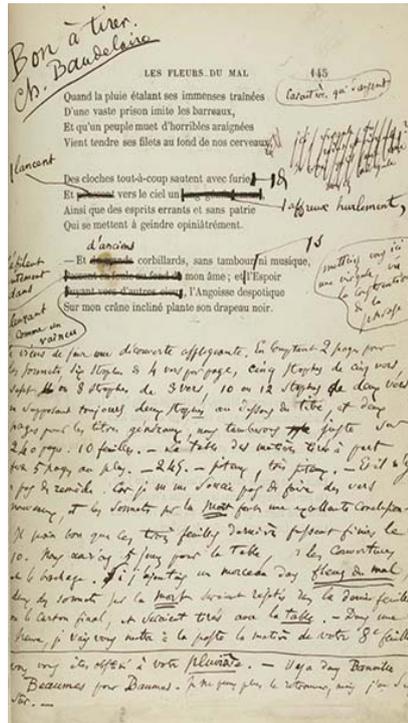
PL. VII.
*Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs
De l'enfer où, vaincu, tu rêves en silence!*

Odilon Redon, « Gloire et louange à toi, Satan... »,
7^e pl. de la série des illustrations pour
Les Fleurs du mal, Bruxelles, E. Deman, 1890
BnF, dpt. des Estampes et de la photographie
© BnF



Gustave Bourdin. « Ceci et cela, IV »,
Figaro, 5 juillet 1857
BnF, dpt. Droit, économie, politique
© BnF

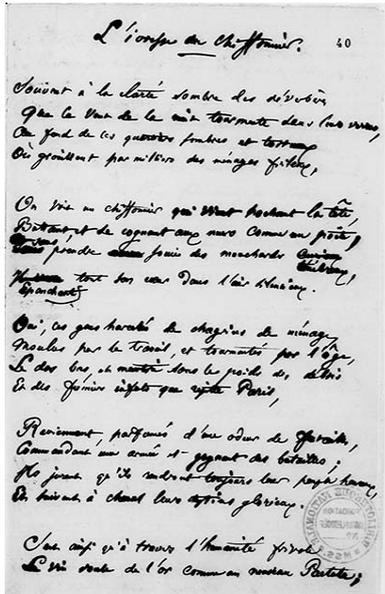
Première dénonciation publique *des Fleurs du Mal* comme une oeuvre immorale, « un hôpital ouvert à toutes les démenées de l'esprit, à toutes les putridités du coeur ».



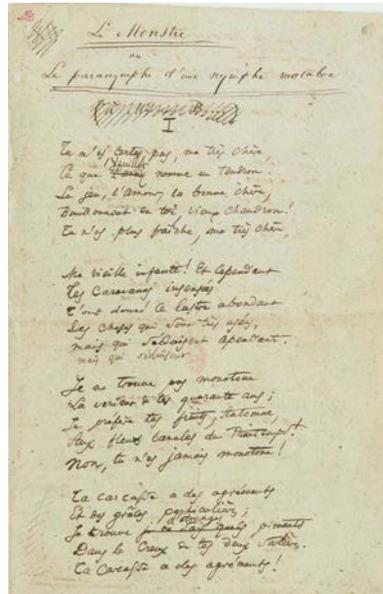
Charles Baudelaire, « Spleen », *Les Fleurs du Mal*,
épreuves corrigées de l'édition originale, 1857
Réserve des livres rares, BnF
© BnF



Charles Baudelaire par Félix Nadar
vers février 1855.
BnF, dpt. des Estampes et de la photographie
© BnF



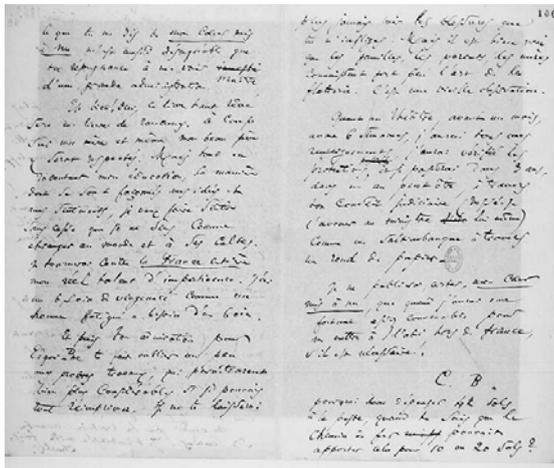
Charles Baudelaire, *L'ivresse du chiffonnier*
copie autographe signée, 1852
BnF, dpt. des Manuscrits
© BnF



Charles Baudelaire, *Le Monstre*
(poème XII, *Les Epaves*, 1866)
manuscrit autographe
BnF, dpt. des Manuscrits



Charles Baudelaire, *Fleurs du Mal*
Dessin de Nadar, 1859
Réserve des livres rares, BnF
© BnF

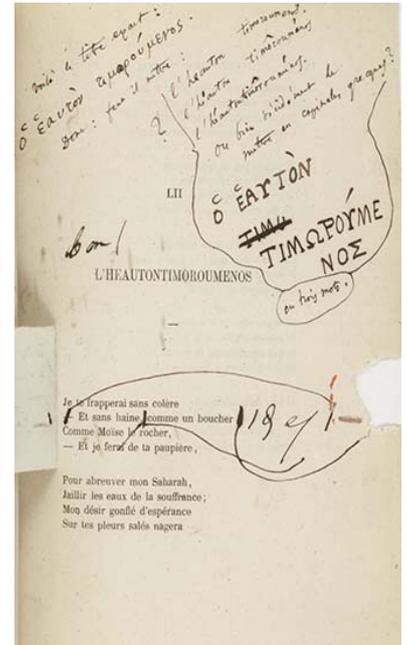


Charles Baudelaire.
Lettre autographe signée à sa mère, 5 juin 1863.
BnF, dpt. des Manuscrits
© BnF

Baudelaire s'ouvre à sa mère de ce que doit être *Mon coeur mis à nu* : « Eh bien ! oui, ce livre tant rêvé sera un livre de rancunes. À coup sûr ma mère et même mon beau-père y seront respectés. Mais tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnés mes idées et mes sentiments, je veux faire sentir sans cesse que je me sens comme étranger au monde et à ses cultes. Je tournerai contre la France entière mon réel talent d'impertinence. J'ai un besoin de vengeance comme un homme fatigué à besoin d'un bain. »

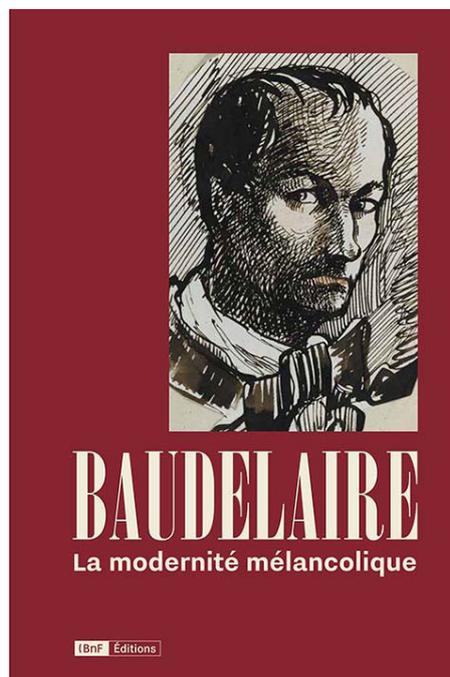


Portrait de Baudelaire « aux gravures ».
par Étienne Carjat,
vers octobre 1863.
BnF, dpt. des Estampes et de la photographie
© BnF



Charles Baudelaire. *Les Fleurs du Mal*, 1857
« L'Héautontimorouménos »,
épreuves d'imprimerie corrigées par l'auteur.
BnF, Réserve des livres rares
© BnF

Publication



Baudelaire, la modernité mélancolique

sous la direction de Jean-Marc Chatelain

224 pages, 100 illustrations, 29 euros
BnF Éditions

auteurs

Sylvie Aubenas, Rémi Brague,
Jean-Marc Chatelain, Antoine Compagnon,
Julien Dimerman, André Guyaux,
Jean-Claude Mathieu, Andrea Schellino,
Valérie Sueur-Hermel

Dans un fragment de *Fusées*, Baudelaire délivre sa vision du beau : « Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie [en] est un des ornements les plus vulgaires ; – tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne [...]. »

Le bicentenaire de sa naissance est l'occasion de se replacer à l'écoute de la parole du poète des *Fleurs du Mal* et du *Spleen de Paris* : explorer l'univers de son imagination en présentant les figures tutélaires qui le protègent, les thèmes qui l'organisent, les images qui le hantent, et découvrir, au cœur de sa création poétique, le rôle capital que joue l'expérience de « la mélancolie, toujours inséparable du sentiment du beau ». Inséparable aussi de ce qu'il appelait, d'un mot lourd de possibles contresens, « modernité » : non la promesse d'un avenir radieux ni la foi éperdue dans le progrès, mais la relation vive que l'artiste, sommé de « tirer l'éternel du transitoire », entretient avec le temps présent.

Autour de l'exposition

Événements

Entrée gratuite (sauf pour le concert du 18 janvier 2022)
Réservation fortement recommandée via l'application Affluences ou sur affluences.com
(rubrique BnF-Événements culturels)

Cycle L'art en histoires

Mercredi 17 novembre 2021 : **L'oeil de Baudelaire**

La séance est consacrée aux rapports entre l'auteur des *Fleurs du Mal* et la peinture romantique.
Par José-Luis Díaz, professeur émérite de littérature française à l'université Paris-Diderot

Salle 70 | 18h - 19h30

Colloque international

Samedi 20 novembre : **Baudelaire et les traditions poétiques**

Souvent célébré comme le chantre de la modernité, Baudelaire semble se tenir à l'écart des ruptures. Les choix esthétiques qui sont les siens, des *Fleurs du Mal* au *Spleen de Paris*, visent à réinscrire une démarche créatrice – et l'invention formelle qui l'accompagne, de la permanence du vers à la promotion du poème en prose – dans une continuité sensible et vivante, toujours réfléchie.

Colloque international organisé par Aurélia Cervoni, Henri Scepi et Andrea Schellino

Petit auditorium | 9h30 - 18h

En partenariat avec l'Institut des textes et manuscrits modernes et l'université Sorbonne Nouvelle

Cycle Cinéma de midi

Baudelaire, esthétique moderne

Les séances du Cinéma de midi font découvrir sur grand écran des films documentaires issus des collections audiovisuelles de la BnF

Mardi 14 décembre : Les curiosités esthétiques de Charles Baudelaire

Les salons de Baudelaire, d'Atahualpa Lichy, 1970, 32 min

Le Peintre et le Poète : Delacroix et Baudelaire, de Georges Régner, 1959, 19 min

Mardi 25 janvier : Mélancolies de la gravure

Rodolphe Bresdin : 1825-1885, de Nelly Kaplan, 1962, 17 min

Les prisons imaginaires de Piranèse, de Bertrand Renaudineau, 2014, 40 min

ou *Le Chevalier, la Mort et le Diable de Albrecht Dürer*, de Bertrand Renaudineau, 2009, 35 min

Mardi 15 février : Tableaux parisiens

Les Dites Cariatides, d'Agnès Varda, 1984, 12 min

Sur les toits de Paris, d'Olivier Lasso, 2002, 55 min

Mardi 15 mars : Paradis artificiels

Images du monde visionnaire, de Henri Michaux et Eric Duvivier, 1964, 34 min

Champignon et hallucinations, de Jean Lallier, 1966, 30 min

Petit auditorium | 12h30 - 14h

En partenariat avec l'université de Paris et la Cinémathèque du documentaire

Concert

18 janvier 2022, 18h30

concert Baudelaire de *François & The Atlas Mountains*

Grand auditorium | 20h

Entrée : tarif unique 10 euros- Réservation recommandée sur bnf.tickeasy.com.

Entrée gratuite pour les détenteurs d'un Pass lecture / culture ou recherche

La Nuit de la lecture

Samedi 22 janvier : Lecture

Lettres à ma mère de Charles Baudelaire

par un comédien de la Comédie-Française

Grand auditorium | 20

Conférence

Jeudi 27 janvier : **Baudelaire, peintre de la vie antimoderne**

par Antoine Compagnon, professeur au Collège de France

Petit auditorium | 18h30 - 20h

Visites

Renseignements et réservations : 01 53 79 49 49 | visites@bnf.fr (du lundi au vendredi de 9h à 17h)
Réservation obligatoire dans la limite des places disponibles
Agenda et informations sur *bnf.fr*

Pour les individuels

Visite guidée de l'exposition : Baudelaire, poète de la mélancolie

Une invitation à découvrir les pièces phares comme le manuscrit autographe de *Mon coeur mis à nu*, des lettres écrites à sa mère ou l'épreuve corrigée de l'édition originale des *Fleurs du Mal*.

Pour tous (gratuit pour les moins de 12 ans)

Durée : 1h

Tarif : 3 euros

Visite guidée : Les images de Baudelaire

Une visite à l'envers qui part des images de l'exposition pour aller vers les textes en vers ou en prose de Baudelaire.

Pour tous (gratuit pour les moins de 12 ans)

Durée : 1h

Tarif : 3 euros

Créneaux pour les groupes : mardi 10h et 14h; mercredi 10h ; jeudi 10h et 14h; vendredi 10h et 14h

Dates pour les individuels : sam 15h [13/11; 20/11; 27/11; 04/12; 11/12; 18/12] - mer 15h [17/11; 24/11; 01/12 ; 08/12 ; 15/12; 22/12; 29/12] - mar 15h [21/12; 28/12]

Visite/ Atelier créatif : Baudelaire et Paris

Après une présentation des grands bouleversements haussmanniens dans la capitale, les participants découvrent Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF. Ils sont invités à trouver une carte de Paris qui servira de support à leur atelier. Puis, à l'aide de l'application Storries, chacun raconte sa vision du Paris baudelairien grâce aux textes en prose ou en vers qui leur seront donnés.

Chacun pourra également laisser libre-cours à son imagination pour inventer textes , commentaires, vers et les inclure dans son histoire visuelle.

Dès 13 ans

Durée : 2h

Tarif : 5 euros

Créneaux pour les groupes : Mardi 14h / Mercredi 10h / Vendredi 14h

Dates pour les individuels : dim 28/11/21 (15h-17h) - dim 26/12/21 (15h-17h) - dim 30/01/22 (15h-17h)

Parcours de visite autonome

La BnF a sélectionné une vingtaine de pièces de l'exposition. Un livret téléchargeable en ligne sur *bnf.fr* ou disponible à l'entrée de l'exposition permet alors de découvrir l'exposition de manière autonome.

Pour tous / Gratuit

Parcours pour le public non-voyant et malvoyant

Organisation d'une visite descriptive avec des supports tactiles réalisés spécialement pour l'exposition.

Date : 4 décembre à 11 h

Durée : 1h30

Gratuit

Toutes ces visites et ateliers peuvent être également organisés pour les groupes (scolaires, étudiants, champ social, tourisme etc)